

## Pour accorder les violons

Patrick Poirier

---

Number 192, September–October 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18315ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Poirier, P. (2003). Pour accorder les violons. *Spirale*, (192), 19–20.

# POUR ACCORDER LES VIOLONS

LEURS VOIX sont désormais légion : la clameur en est presque assourdissante. Aux voix des quelques conteurs qui, comme Michel Faubert et Jocelyn Bérubé, pratiquent l'art du conte depuis des dizaines d'années, se sont jointes celles, fort nombreuses, d'une nouvelle génération. Le phénomène étonne, impressionne. Chose certaine, il ne s'agit pas d'un concert de voix, mais bien de chœurs multiples disséminés à la grandeur du Québec, dans ses régions comme dans ses centres urbains. À Montréal, *Les Dimanches du conte* du Sergent recruteur, créés en 1998 par André Lemelin et Jean-Marc Massie, font salle comble depuis près de cinq ans. À tel point que Lemelin, afin de permettre à une jeune relève — de plus en plus nombreuse — de prendre la parole, a recréé, avec la complicité de Claudette L'Heureux, le même succès au bar L'Intrus avec les soirées de contes des *Mardis-Gras*. Dans la ville de Québec, les soirées de contes du Fou bar suscitent le même enthousiasme, tout comme la Pierre-Angulaire à Saint-Élie-de-Caxton, petite municipalité que les contes de Fred Pellerin auront rendue presque « mythique ».

Rien d'étonnant, en ce sens, à ce que plusieurs festivals célèbrent chaque année cette « nouvelle » parole contemporaine. La liste est considérable. Après le festival *Voix d'Amérique*, qui se tenait au mois de février et qui mêlait notamment poésie, chanson et conte, le festival de contes *De bouche à oreille*, qui a eu lieu en avril, ainsi que le festival *Mémoire et racines* qui associait, en juillet, musique traditionnelle et conte, l'automne fera place à un véritable marathon d'événements consacrés au conte. Que l'on pense, par exemple, au *Festival Beaumont contes et plaintes*, qui se tient en septembre, mais aussi à toute une série de festivals qui se succéderont, et qui parfois même empièteront les uns sur les autres, au cours du mois d'octobre : le *Festival interculturel du conte du Québec*, le *Festival des contes et légendes* de la Pierre-Angulaire à Saint-Élie-de-Caxton, le *Festival des contes et récits de la francophonie*, également connu sous le nom du *Rendez-vous des grandes gueules*, qui réunit à Trois-Pistoles des conteurs du Québec, de la France, de la Belgique, de la Suisse et de l'Afrique, et, entre autres, le festival *Les jours sont contés en Estrie*, qui clora un mois d'octobre bien chargé. Et c'est ne rien dire encore des spectacles — comme les *Contes urbains* d'Yvan Bienvenue — et des événements de moindre envergure qui célèbrent ou accordent une place d'honneur à la parole conteuse tout au long de l'année.

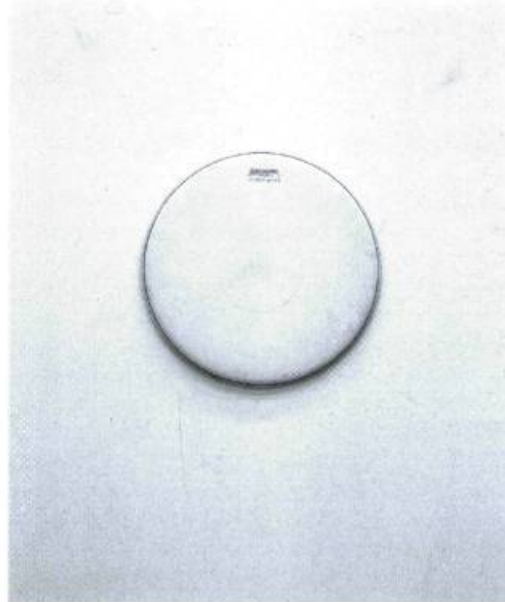
## Dissonances

Mais ce qui pourrait d'abord paraître comme le signe incontestable de la grande vitalité du conte

oral au Québec, comme le symptôme d'un « renouveau » impressionnant, donne néanmoins à entendre une certaine dissonance. Avant même de parler de « renouveau du conte », avant même de penser ces « paroles contemporaines » — et d'abord cette « contemporanéité » qui toujours manque à elle-même —, c'est peut-être d'abord la rumeur de cette dissonance qu'il convient d'interroger. Comment expliquer autrement le chevauchement de nombreux festivals dédiés au conte ? À l'évidence, ce ne sont plus les lieux du conte qui manquent. Mais il est clair que le « renouveau » de cette pratique millénaire, du moins au niveau de son entrée sur la scène (de l'industrie) culturelle, fait montre d'une absence de concertation entre les différents intervenants du milieu. Ce n'est évidemment pas la prolifération de ces événements ou lieux du conte qu'il faut remettre en question, au contraire, mais bien l'apparente cacophonie qui en résulte et semble tenir lieu d'organisation dans le domaine. Il ne faudrait pas que les développements importants — et salués — de cette pratique au cours des dix ou quinze dernières années soient compromis par un laisser-aller qui, pour enthousiaste qu'il soit, n'en demeure pas moins problématique à long terme. Peut-être serait-il temps pour les différents intervenants d'accorder leurs violons ? Il est clair, du moins, que les conteurs et

conteuses francophones du Québec auraient avantage à considérer une forme d'association comme, par exemple, le *Montreal Storytellers' Guild*. Car si ce dossier consacré au conte a malheureusement dû faire l'économie de cette importante facette du « renouveau du conte » au Québec, il n'en demeure pas moins que les *storytellers* québécois — mieux structurés, semble-t-il — maintiennent eux aussi bien vivante cette riche tradition de la communauté anglophone.

Il est vrai que depuis avril dernier, sous l'initiative de Mike Burns, André Lemelin, Jean-Marc Massie et Christian-Marie Pons, les conteurs et conteuses du Québec ont été invités à réfléchir à la mise sur pied d'un *Regroupement du conte au Québec*. Il faut espérer que l'assemblée constituante prévue au mois d'octobre (mois décidément logé à l'enseigne du conte) ait bel et bien lieu et qu'elle consacre la création de ce regroupement. La pratique du conte ne s'en portera que mieux, me semble-t-il. D'abord, bien entendu, au chapitre de l'organisation des différentes manifestations liées à cette pratique. Mais également, et de manière plus importante peut-être, afin que les artistes et artisans du conte puissent entreprendre ou favoriser l'émergence d'un nécessaire examen de cette pratique, si ce n'est, plus essentiellement encore, celui du conte oral lui-même.



Pascal Grandmaison, *Manner*, 2003, impression numérique, 152,4 cm X 177,8 cm, avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin.



## Penser le conte

Dans un article du présent dossier, intitulé « Survivre », Catherine Mavrikakis s'étonne à juste titre d'une certaine « absence d'assises théoriques en ce qui concerne une pensée du conte », comme si l'on ne pouvait aborder la question que dans une perspective sociologique. D'autres ont également souligné l'absence d'une définition même du conte. Est-ce seulement possible? Sans doute, mais on fera remarquer que les instigateurs du *Regroupement du conte au Québec* n'ont eux-mêmes risqué, au mieux, qu'une définition très large du conte dans le texte d'invitation qu'ils ont fait parvenir aux conteurs et conteuses. « Par "conte", car il est nécessaire d'en définir le champ même s'il demeure ouvert, nous entendons toute pratique liée à l'exercice du récit oral (qu'il soit de répertoire ou de création) et originellement distinct, d'un côté, d'une pratique de la littérature écrite et, d'un autre côté, du dispositif d'écriture et d'interprétation théâtrales. » Sans doute a-t-on voulu ménager les susceptibilités de tous et chacun.

Reste que cette « définition » du champ de pratique du conte donne déjà beaucoup à entendre, dans la mesure du moins où pointe déjà le désir maintes fois exprimé — c'est un véritable *leitmotiv* — dans cette invitation « de faire reconnaître l'existence et le développement du conte comme "discipline artistique spécifique" et distincte des champs de la littérature et du théâtre ». Du strict point de vue subventionnaire, on comprend l'insistance avec laquelle les initiateurs du *Regroupement* tiennent à faire la promotion du conte comme « discipline spécifique et autonome ». Mais promouvoir l'autonomie de cette pratique ne détermine en rien la spécificité du conte lui-même, surtout par rapport au champ littéraire. L'engouement et l'empressement de certains conteurs à publier — et donc à transposer par écrit, souvent au prix d'un travail d'écriture — leurs contes oraux suffit d'ailleurs à soulever plusieurs interrogations à cet égard. Il ne s'agit pas de remettre en question la raison d'être de cette transposition, bien au contraire. Mais il est clair que les artistes et artisans du conte doivent entreprendre, ou poursuivre dans certains cas, une réflexion sur l'objet de leur pratique, quitte à reprendre, à nouveaux frais, de vieux débats entre parole et écriture, oralité et littérature, longuement abordées dans les années soixante et soixante-dix (notamment dans le numéro spécial « Conte parlé, conte écrit », dirigé par Jeanne Demers et Lise Gauvin dans la revue *Études françaises*, XXI : 1-2, 1976).

Le *Regroupement du conte au Québec* ne règlera évidemment pas toutes ces questions. Sans doute soulèvera-t-il même de nouvelles interrogations. Mais en aidant à consolider cette pratique et en abordant certains problèmes plus concrets (comme la formation de la relève, par exemple, ou celui de la surspectacularisation des contes), un tel *Regroupement*, tout en préservant la liberté et la convivialité légendaires des conteurs et conteuses, favoriserait néanmoins un certain dialogue, la critique et, c'est à souhaiter, une nécessaire remise en question du conte lui-même — par lui-même. Car de ce côté-ci du miroir, il reste encore au conte à se penser.

PATRICK POIRIER

# CONTE EN QUATRE TEMPS

**L**A FIN des années quatre-vingt constate, pas seulement en Europe mais un peu partout dans le monde, occidental notamment, la revitalisation d'un phénomène oublié : celui du conte oral et de la pratique du « contage ». Le mouvement est déjà assez important à l'époque pour que plusieurs chercheurs s'y penchent et décident de mettre en commun leur constat. En février 1989, plus de trois cent cinquante personnes (conteurs, chercheurs, bibliothécaires, enseignants, etc.) venus d'Europe, d'Afrique et d'Amérique se réunissent au *Musée national des Arts et Traditions Populaires*, à Paris, et échangent leurs expériences et leurs observations de cette présence de la parole conteuse. Le seul succès de cette rencontre souligne l'importance et l'intérêt du phénomène abordé. Geneviève Calame-Griaule, chercheuse au CNRS, a dirigé la publication en 1991 des actes de ce colloque, *Le renouveau du conte/The Revival of Storytelling*.

Il y aurait deux raisons d'ouvrir cette visite du conte aujourd'hui sur cet ouvrage. La première parce que ce livre et le colloque dont il prend acte a officialisé, en quelque sorte, ce mouvement enclenché quelques années plus tôt d'un retour marqué de la pratique orale du conte; le terme de « renouveau » du conte a été adopté depuis pour désigner ce phénomène. La seconde raison repose sur la date de l'ouvrage, 1991 : une douzaine d'années depuis se sont écoulées; c'est cette dernière période surtout qu'il m'importe d'évoquer pour en tenter le portrait.

## La veille du conte

Tel serait mon premier mouvement, de loin le plus long. Il renvoie globalement à cette immémoriale pratique humaine, vraisemblablement l'une des premières dès qu'on eut apprivoisé la voix et su jouer de la langue. À l'époque, l'oralité est reine, l'écriture une invention qu'on ne soupçonne même pas encore. Ce n'est, j'imagine, que bien plus tard que viendra au chasseur l'idée de peindre sur le mur des grottes le récit de ses chasses. Entre temps, on invente au soleil une histoire avec la lune pour justifier pourquoi la nuit, pourquoi le jour; on raconte aux enfants, on se raconte à soi, à la fois pour comprendre le monde et la place qu'on y occupe, à la fois pour transmettre aux autres, aux suivants, cette connaissance naissante et la sagesse qu'elle procure; c'est tissée entre haleine et salive, inlassablement pétrie et répétée comme becquée, qu'émerge dans l'accumulation des souffles l'assise des mythes;

l'idée même de Dieu a dû trouver sa raison d'être au fond d'une histoire et d'une glotte.

Le temps a passé — comme on le dit dans les contes, le temps passe vite. Vient celui des écritures fondatrices et celui du plomb imprimeur, le temps du livre dorénavant gardien des savoirs importants, le temps du monde qu'on sait figer pour en extraire la science, le temps où la lettre, et le chiffre, ont l'ambition de ravaler la parole. Ils y parviendront un temps, je crois, et signeront la fin de mon premier mouvement.

Mais avant, dire encore de cette première période, rappeler en quelques mots, comment le conte perdure et traverse les époques, les régimes, comment la légèreté de son appareil permet aux mémoires de survivre même, ou surtout, lors des périodes troubles et néfastes complices d'effondrements génocides ou du sacage de cultures entières. Avant de clore cette vaste épopée du premier temps, convenir, avec Paul Zumthor (*La lettre et la voix*, Seuil, 1983), de cette fabuleuse présence de l'oralité porteuse de tradition et de modernité, et ce, bien avant, mais bien après aussi, l'invention de la lettre et du livre; souligner cette longue résistance de la parole jusqu'aux confins très récents de notre société s'industrialisant, et avec cette parole, celle du conte dans sa vigilance de chroniqueur d'un journal parlé : la veillée du conte n'est pas qu'image d'almanach sur fond d'être et de chaumière; elle est fonction aussi, outil essentiel et universel au tissage des mémoires et du vivant, au métissage d'imaginaire et de quotidien, de sacré et de prosaïque. J'ai titré la « veille » du conte pour évoquer ce temps d'avant, premier; la « veille » encore parce qu'aussi loin que remonte le conte, cette antique présence a perduré jusqu'à peu, hier; la « veille » enfin, parce que comme vigie postée depuis la nuit des temps, le conte observe et commente le déroulement de nos humeurs et de nos humanités, il nous raconte, parfois sans concession, ce que devient le monde et ce que nous en faisons.

## Le conte mis en veilleuse

On a été surpris de la résurgence de la parole conteuse au cours des années soixante-dix; au point de faire de ce renouveau un événement. L'étonnement, en fait, devrait peut-être moins venir de ce retour que de son éclipse précédente. La question que soulève cette absence m'est finalement plus intrigante à poser : d'une pratique qui a toujours été, aussi loin qu'on remonte et en pleine vitalité aujourd'hui, rend curieux sa